

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 11

Artikel: Notre adieu aux internés français
Autor: Michod, Alexandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sage du cortège, réellement féerique par la variété des uniformes :

Quatre gendarmes français à cheval,
Un officier suisse,
Un sapeur vaudois,
Trois tambours du pays,
Demi-compagnie de grenadiers du canton,
Demi-compagnie de mousquetaires de chez-nous,
Demi escadron de chasseurs d'Afrique,
La ligne, aux pantalons rouges,
Les moblots,
Deux hussards,
Un piquet de gendarmes.

La plupart de ces soldats toussaient. Mais la vue du lac et les tons chauds du paysage les guérèrent.

Nous gardons un riant souvenir de cette belle journée dont on parlera sous le chaume pendant bien longtemps.

Hélas, nous assisterons bientôt au départ de tous ces pauvres Français auxquels nous nous étions si sincèrement attachés. Et avec eux finira nécessairement tout ce mouvement militaire, qui électrisa pendant plus d'un mois la ville de Lausanne et la place de la Palud en particulier.

A mesure que nos soldats s'en iront, que nos officiers quitteront leur poste pour rentrer dans leurs foyers, nous n'aurons plus qu'à chanter tristement avec Béranger :

Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît !...

On se réveillera.

Tel est le titre d'un chapitre du fameux pamphlet publié par Victor Hugo après le coup d'état du 2 décembre 1852. On se rappelle que quand ce livre tomba pour la première fois entre les mains de Louis Bonaparte, il le jeta sur la table en disant à ses ministres : « Messieurs, voilà *Napoléon le petit*, par Victor Hugo le grand. »

Les lignes suivantes, tirées de ce volume, sont une véritable prédiction, faite vingt ans à l'avance, des événements auxquels nous venons d'assister. Elles tracent avec une vigueur de touche remarquable, le tableau de la décadence de l'empire.

Après avoir exposé les crimes du deux décembre, Victor Hugo s'écrie :

« Oui, on se réveillera ! »

Oui, on sortira de cette torpeur qui, pour un tel peuple est la honte; et quand la France sera réveillée, quand elle ouvrira les yeux, quand elle distinguera, quand elle verra ce qu'elle a devant elle et à côté d'elle, elle reculera, cette France, avec un frémissement terrible devant ce monstrueux forfait qui a osé l'épouser dans les ténèbres, et dont elle a partagé le lit.

Alors l'heure suprême sonnera.

Les sceptiques sourient et insistent; ils disent : — « N'espérez rien. Ce régime, selon vous, est la honte de la France. Soit, cette honte est cotée à la Bourse, n'espérez rien. Vous êtes des poètes et des rêveurs si vous espérez. Regardez donc : la tribune, la presse, l'intelligence, la parole, la pensée, tout ce

qui était la liberté a disparu. Hier cela remuait, cela s'agitait, cela vivait; aujourd'hui cela est pétrifié. Eh bien, on est content, on s'accommode de cette pétrification, on en tire parti, on y fait ses affaires, on vit là-dessus comme à l'ordinaire. La société continue, et force honnêtes gens trouvent les choses bien ainsi. Pourquoi voulez-vous que cette situation change? pourquoi voulez-vous que cette situation finisse? ne vous faites pas illusion, ceci est solide, ceci est stable, ceci est le présent et l'avenir. »

Nous sommes en Russie. La Néva est prise. On bâtit des maisons dessus; de lourds chariots lui marchent sur le dos. Ce n'est plus de l'eau, c'est de la roche. Les passants vont et viennent sur ce marbre qui a été un fleuve. On improvise une ville, on trace des rues, on ouvre des boutiques, on vend, on achète, on boit, on mange, on dort, on allume du feu sur cette eau. On peut tout se permettre. Ne craignez rien, faites ce qu'il vous plaira, riez, dansez, c'est plus solide que la terre ferme. Vraiment cela sonne sous les pieds comme du granit. Vive l'hiver, vive la glace! en voilà pour l'éternité. Et regardez le ciel, est-il jour? est-il nuit? Une lueur blafarde et blême se traîne sur la neige; on dirait que le soleil meurt.

Non, tu ne meurs pas, liberté! un de ces jours, au moment où l'on s'y attendra le moins, à l'heure même où on t'aura le plus profondément oubliée, tu te lèveras! — ô éblouissement! on verra tout à coup ta face d'astre sortir de terre et resplendir à l'horizon. Sur toute cette neige, sur toute cette glace, plaine dure et blanche, sur cette eau devenue bloc, sur tout cet infâme hiver tu lanceras ta flèche d'or, ton ardent et éclatant rayon! la lumière, la chaleur, la vie! — Et alors écoutez! entendez-vous ce bruit sourd? entendez-vous ce craquement profond et formidable? c'est la débâcle! c'est la Néva qui s'écroule! c'est le fleuve qui reprend son cours! c'est l'eau vivante, joyeuse et terrible qui soulève la glace hideuse et morte et qui la brise! — C'était du granit, disiez-vous; voyez, cela se fend comme une vitre! c'est la vérité qui revient, c'est le progrès qui recommence, c'est l'humanité qui se remet en marche et qui charrie, entraîne, arrache, emporte, heurte, mêle, écrase et noie dans ses flots, comme les pauvres misérables meubles d'une mesure, non-seulement l'empire tout neuf de Louis Bonaparte, mais toutes les constructions et toutes les œuvres de l'antique despotisme éternel!

Regardez passer tout cela. Cela disparaît à jamais. Vous ne le reverrez plus. Ce livre à demi submergé, c'est le vieux code d'iniquité! ce tréteau qui s'engloutit, c'est le trône! cet autre tréteau qui s'en va, c'est l'échafaud!

Et pour cet engloutissement immense, et pour cette réaction suprême de la vie sur la mort, qu'a-t-il fallu? Un de tes regards, ô soleil! un de tes rayons, ô liberté!

Notre adieu aux internés français.

Les 85,000 soldats français qui nous ont été octroyés par l'armée prussienne, malgré l'armistice

convenu avec le gouvernement français de la défense nationale, nous quittent peu à peu et seront bientôt tous rentrés sur la terre de France.

Nos vœux les plus sincères accompagnent leur retour dans la mère patrie, et nous espérons que ces braves soldats garderont un bon souvenir de l'accueil qu'ils ont reçu chez nous.

Quelque chose de très-intéressant à noter dans cet internement, c'est, d'un côté, la parfaite conduite de ces jeunes français, beaucoup de convenance, de modestie, de savoir-vivre; de l'autre, l'extrême bienveillance des populations de la Suisse pour ces hôtes imprévus. Dans notre canton, cela se comprend, mais dans le Valais, dans les petits cantons, à Berne, l'accueil fait aux internés est d'autant plus remarquable que l'invasion de 1798, les désastres de 99, n'avaient pas laissé dans ces cantons des souvenirs bien favorables à la France.

Mais aussi que ne peut l'esprit chrétien allié à l'esprit démocratique. Il y a dans cette alliance des deux patries, céleste et terrestre, quelque chose qui élève chacun dans une plus haute sphère.

Nos soldats ont fait bravement leur service, un service souvent très-pénible, pendant que plus d'une famille souffraient de l'absence de son chef et du salaire qu'il apportait chaque semaine à la maison. Mais que dire de nos dames, du dévouement, du zèle qu'elles ont mis à soulager ces pauvres victimes de la guerre. Toutes y ont contribué. Pendant que la pauvre femme de l'ouvrier trouvait moyen d'apporter un pot de soupe, peut-être un peu de viande et de vin, nous avons vu des dames de haute société, panser, dans une atmosphère infecte et contagieuse, des plaies parfois hideuses et dégoûtantes.

Nos chers enfants eux-mêmes ont ouvert des souscriptions pour les orphelins de France. Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler tout ce que peut inspirer le christianisme allié au génie de la liberté.

Mais souvenons-nous que le général Dufour, ce vénérable doyen de notre armée fédérale, a fort bien dit que nous ne devons pas accepter les éloges un peu exagérés d'une manière de faire qui n'est que la conséquence logique des principes qui sont à la base de notre vie républicaine.

Nous ajouterons ceci, c'est que les relations créées entre une armée de 85,000 hommes et les populations suisses ne peuvent finir brusquement. Il s'est établi de précieux et sympathiques rapports entre les hommes de tête et de cœur des deux nations. La France et la Suisse ont appris à se connaître, à s'apprécier, et il est vivement à désirer que ces liens se maintiennent. Nous voudrions que les suisses, comme les français, comprennent qu'il y a un beau et vaste domaine, en France, un riche et riant pays, dévasté maintenant, qu'il est possible de rendre prospère plus que jamais par l'union du travail, de l'intelligence et de la liberté.

Alexandre Michod.

Daniè et sa Concheince.

LA CONCHEINCE. — T'é z'u au pridzo demeindze, Daniè?

DANIE. — Se lai su z'u! mimameint que i'é coumenii.

LA CONCHEINCE. — Et qu'è-te que cein va à dere dè coumenii?

DANIE. — Coumeint se ne lo savé pas!

LA CONCHEINCE. — Cein va à dere d'abord que faut fère coumaint Jésus fasà, s'amà les on lè z'autro, et ne fère dau tort à nion. Te vas au pridzo, te coumenie, et tè vaiquie conteint, et te recoumeincè ton trafic dè bou et dè vatze; et se te pàu teri onna plionma au premi venu, lài veindre tchè na crouie bite, au bin dau bou que n'a pas la mèsoura, te ne raté pas l'affère.

Te vas au pridzo po la bouna façon; te fà seimblant dè preyi dein ton tzapi en arreveint, te mè dou ceintimo dein la catze-maille, te bouailè lo chòmo aprì lo régent, quand l'a einmodà, te fà dà ronelliàie dè bàu peindeint que lo menistre fà son pridzo et te ne tè reveillè qu'au derrai chòmo, po ramassà ton tzapi qu'è tchu que bas et rebouailà on bocon lo verset dè la fin, et petadan, aprì la prèire, te t'ein va débattre na patze dè bou, àubiñ na veinta dè vatze, et attrapà se te pàu cliiau que san ton prochain. Na balla religion que la tinna!

DANIE. — E-t-e que fè dau mau, dis-vai, villie rèsse?

LA CONCHEINCE. — Et à la faire dè la Saint-Martin que t'as veindu à n'on brav'homme cliia vatze qu'avai na tãra, et que t'a paia po bouna; et lo moulo que t'as menà au boutzi de Saint-Laurent, que te bragavè tant qu'on pouavè lo mèsourà, que lai avai on quà dè moulo depillie, — et que s'ein è manquà sat au houit ponce quand l'a z'u remèsoura? E-t-e na concheince, dis?

DANIE. — Onna concheince, onna concheince! pu pas ère ein perta mè, et n'è que justo que i'ausso assebin mon bènèfço.

LA CONCHEINCE. — Ton bènèfço, tant que te voudri, mà pas mè, Daniè

DANIE. — N'è pas z'u mè, t'ein a meintu!

LA CONCHEINCE. — Daniè! l'è tè que tein as meintu. — Et orà dè quiè tè sè tot cein que t'as aprai et qu'on tè reit depoui quarant' an au pridzo? Dè quiè t'a servi ton catzimo?

DANIE. — Laisse-mè tranquillo? Su asse bon chrétien que lè z'autro. Ie vé au pridzo, ie coumenio, ie fè batzi mè zeinfant, l'è z'einvouio au catzimo coumeint lè z'autrè dzein; ie sé, sein m'ein manquà on mot, lè grantè prèirè dau coumeince-meint et dè la fin dau pridzo, avouè lo symbole dà z'apòtre, ie sé tot cein, et ie fè coumeint lè z'autro. Vau-tou que tè diesso quinna secchon que sai dau grand catzimo?

LA CONCHEINCE. — Tot cein ne lai fà rein, mon pouro Daniè, et te n'i pas on chrétien. Te n'ein sari ion por tot dè bon que se te crài et se te fà cein que ta concheince tè dit dè cràire et dè fère.

L. F.